

L'accompagnement scolaire : Quel impact sur la réussite des élèves ? Quelles alternatives ?

Gérard Médioni, GFEN

Ces dispositifs ne sont pas une nouveauté. Depuis toujours, les enseignants ont multiplié les situations aide qui se sont trop souvent traduites par le recours au concret, l'adaptation des plus fragiles hors des temps collectifs. Ils ont fait appel aux Réseaux d'Aide Spécialisée, aux CMP, aux orthophonistes,....On en connaît les résultats. Les parents, eux aussi, viennent en aide à leurs enfants. Dans les milieux favorisés dotés d'un capital scolaire élevé, c'est dans une visée d'excellence, en complément de l'aide familiale. Dans les milieux plus populaires c'est plutôt dans une visée de rattrapage. Depuis les années 80, ce sont multipliés les dispositifs d'accompagnement scolaire très appréciés par les parents de milieux populaires cherchant à rompre cette fatalité qui fait que l'école transforme des inégalités sociales en inégalités scolaires. mais pourquoi le gouvernement aujourd'hui développe-t-il ces logiques réparatrices ? En partie, sans doute, en raison de la publication des enquêtes internationales Pirls et Pisa, qui constatent une baisse modérée des performances de nos élèves, portant surtout sur la compréhension de l'écrit, baisse qui est due à l'augmentation de la proportion des élèves "faibles" dans la population scolaire. Si l'on se contentait de comparer les résultats des seuls élèves à l'âge "normal" ou, en avance, la France se placerait alors, très honorablement. Les mesures d'aide personnalisée ainsi que les stages de remise à niveau prévus par le Ministère s'inscrivent dans la logique de travailler plus pour gagner plus (pour les enseignants) Il s'agit d'une logique d'adaptation, "d'accompagnement éducatif scolaire, devenant un accompagnement éducatif à l'exclusion sociale", selon la formule de Dominique Glasman. Car, si mettre en œuvre un dispositif pour aider semble positif et généreux, n'oublions pas que quand on veut aider, on fait parfois exactement le contraire, tant cette notion est ambiguë, tant les attentes que l'on a envers un apprenant structurent de façon inconsciente mais profonde la relation pédagogique. c'est l'effet "Pygmalion" mis en valeur et théorisé par Robert Rosenthal et Léonore Jacobson : les représentations que l'on a d'un élève influencent fortement notre attitude et induisent son fonctionnement et ses résultats. Cette "nouvelle" dynamique va se concrétiser encore une fois par une attention redoublée aux élèves fragiles, par une plus grande présence auprès d'eux, par des regroupements de niveaux ou encore par une sollicitation plus appuyée. Le problème, c'est que ces élèves s'habituent à ce qu'on soit plus présent, qu'ils finissent même par ne plus travailler que lorsque l'enseignant est près d'eux. Et les heures d'aide deviennent insuffisantes, il en faudrait toujours plus ! Ainsi l'aide accroît la demande, quand elle est supposée l'apaiser et la dépendance, quand elle veut relancer l'activité de l'élève et le rendre autonome. : L'enfant de pauvre est transformé en pauvre enfant. Les travaux de l'équipe E.S.COL. ont largement montré que les élèves fragiles pensent qu'apprendre, c'est écouter, faire ce que dit l'enseignant, dans un rapport de dépendance à l'adulte sur les épaules de qui ils imaginent que reposent les clés de la réussite : "plus on cherche à m'aider, plus je suis persuadé que l'autre estime que je suis incapable d'y arriver seul, et moins j'ose essayer, trop sûr de me tromper". Le risque est grand que la mise en œuvre des dispositifs d'aide déresponsabilise et renforce les logiques de "repérage" ou de "naturalisation de la difficulté scolaire" en mettant sur le dos des élèves et des familles la responsabilité de l'échec.

Selon les données disponibles, il semblerait que les dispositifs existants profitent plutôt aux élèves qui n'étaient pas initialement visés et que les progrès constatés soient "d'autant plus importants et fréquents que les difficultés étaient initialement moindres" (Jean-Yves Rochex, "Soutien scolaire, rapport à l'école, rapport au savoir") : si les élèves en profitent pour "se mettre en règle" avec les exigences scolaires, certains ne font bien souvent que "liquider leurs devoirs" en instrumentant les adultes afin de leur extirper les réponses, sans profiter de l'occasion pour travailler ce qui n'était pas compris, et apprendre à comprendre. Bruno Suchaut de l'IREDU, a pu mettre en lumière que, à caractéristique scolaires

Gérard Médioni

**L'accompagnement scolaire :
Quel impact sur la réussite des
élèves ? Quelles alternatives ?**

et sociales égales, l'effet de l'accompagnement est "tenu". Les élèves qui ont fréquenté ces structures, peuvent certes avoir un meilleur comportement et un meilleur rapport à l'école, mais ils montrent peu de progrès au niveau des résultats scolaires. D'après ce chercheur, les groupes qui travaillent le plus efficacement, sont ceux qui accueillent un nombre suffisant d'élèves volontaires, de niveaux hétérogènes, plutôt dans des activités de groupe qu'en soutien individuel. Le travail y est centré sur des activités scolaires et les parents s'y impliquent fortement. On pourrait aussi se souvenir de l'étude d'Alain Mingat de l'IREDU de Dijon, qui déjà en 1990, évaluait le fonctionnement des GAPP (Groupe d'Aide Psychopédagogique) et les effets des rééducations entreprises au CP. Cette étude, à l'époque contestée, montrait que l'admission en rééducation était d'autant plus fréquente que le milieu social était défavorisé. Les élèves "rééduqués" au cours du CP avaient progressé moins que leurs homologues de même profil qui n'avaient pas été intégrés dans ces dispositifs. Les auteurs de cette étude expliquaient ces résultats surprenants par la réduction du temps d'apprentissage pour des élèves qui ont besoin justement d'un temps plus long, et par la notion d'étiquetage ou l'effet Pygmalion encore une fois, qui fait que l'enfant, admis en rééducation est identifié - et s'identifie lui-même - comme un élève "à problèmes". Toute structure de soutien court ainsi le risque de renforcer la stigmatisation, de fragiliser l'image que les élèves ont de leurs propres capacités. Christine Félix (IUFM de Marseille) observant les pratiques d'aide "ordinaires", et cherchant les possibles malentendus, observe que les bons élèves se différencient surtout par le fait qu'ils n'étudient pas les mêmes objets de savoir. Pour les bons élèves, le travail à la maison est "auxiliaire", complémentaire du travail réalisé en classe, ce qui leur permet de solliciter une "mémoire pratique" qu'ils vont pouvoir utiliser en "faisant feu de tout bois" : refaire les exercices faits en classe, reprendre des éléments du cours qu'on apprend par cœur...Au contraire, les élèves en difficultés ne font pas le lien entre le travail fait à l'école et les devoirs à la maison. Comme en classe, une tâche chassant la précédente, ils sont en difficulté pour "unifier" la succession des tâches autour d'un objet de savoir, ils se fixent quasiment comme objectif de refaire à eux tout seuls ce qui n'a pu être fait en classe, ce qui est évidemment impossible. Conscient de tout ça, le dispositif d'accompagnement peut devenir un lieu de construction de ces liens et de ces cohérences, et un lieu d'invention. Il peut aider à dissiper les malentendus, à trouver de nouveaux modes opératoires. Outil de pacification si l'on n'est pas vigilant, il peut devenir dispositif facilitant la construction des savoirs et partant, la démocratisation.

Des alternatives à ces dispositifs ? Tout d'abord, aucun dispositif d'accompagnement ne pourra se substituer au travail essentiel qui se passe en classe. Donc lutter contre les inégalités scolaires, c'est changer la classe, changer les pratiques qui s'y déroulent. tout d'abord en rompant avec l'isolement dans lequel trop d'enseignants se trouvent encore, même quand existe un travail en équipe, quand il se limite à organiser la vie de l'établissement et la rédaction de "projets" institutionnels. Que changer alors ? Face aux enfants en difficulté, certains enseignants sont encouragés à adapter vers le bas, à travailler les dimensions "basiques" des fondamentaux (mécanismes opératoires en mathématique, déchiffrage en lecture, à réduire au strict lire-écrire-compter les compétences visées) au détriment du sens et de la compréhension, comme si ceux-ci allaient découler systématiquement des premiers. par ailleurs, il n'est pas rare d'entendre qu' "'avec ces enfants-là", il n'est pas raisonnable d'attendre plus, donc que "ce sera toujours ça de pris". Or non seulement les enfants en question ne font guère de progrès (ce qui nourrit en boucle les attentes des enseignants), mais ils stagnent sur des approches mécanistes des apprentissages, et perdent progressivement tout intérêt pour la lecture, l'écriture ou le raisonnement, qui leur "prend la tête". Perte de sens et faibles compétences se nourrissent aussi mutuellement : " quand je ne vois pas l'intérêt ou l'enjeu d'un apprentissage, je l'investis moins, le pratiquant peu, je fais moins de progrès, ce qui conduit

Gérard Médioni

**L'accompagnement scolaire :
Quel impact sur la réussite des
élèves ? Quelles alternatives ?**

rapidement à ne pas aimer....et/ou à croire à mes propres incapacités en la matière." L'idée de "savoirs de base" assurés par l'école primaire n'est donc pas opératoire pour préparer tous les enfants aux études ultérieures. Il est possible de remplacer la dynamique démobilisatrice de soutien/béquille de soutien scolaire par la mise en place de situations d'apprentissage complexes susceptibles de provoquer la mise en activité intellectuelle des élèves par une stratégie de mise en partage des avoirs. Nous faisons le pari qu'il n'existe pas de fatalité dans l'échec, et qu'on peut s'en sortir, ensemble. partant de la conviction qu'on ne "prend" pas ce qu'on "donne", nous pouvons faire réfléchir les élèves à la façon dont ils apprennent, et demander à chacun d'aider ses camarades, en leur faisant comprendre qu'ainsi, en aidant les autres, ils apprennent plus et mieux. L'effort porté sur l'aspect métacognitif par l'élève " aidant " lui permet de prendre du recul par rapport à ses propres savoirs pour tenter de les transmettre à ses partenaires et lui procure ainsi un bénéfice en termes d'apprentissages. Cette transformation ne peut se réaliser que par une mise en réseau d'enseignants engagés, au cœur même de leur classe, à transformer leurs pratiques et par une formation à la hauteur des exigences de notre société. Ces réseaux existent déjà, lieux pour échanger, travailler avec d'autres, inventer, résister. Ils ne demandent qu'à grandir. "Seul on va plus vite, mais à plusieurs, on va plus loin" dit un proverbe africain.

* * *